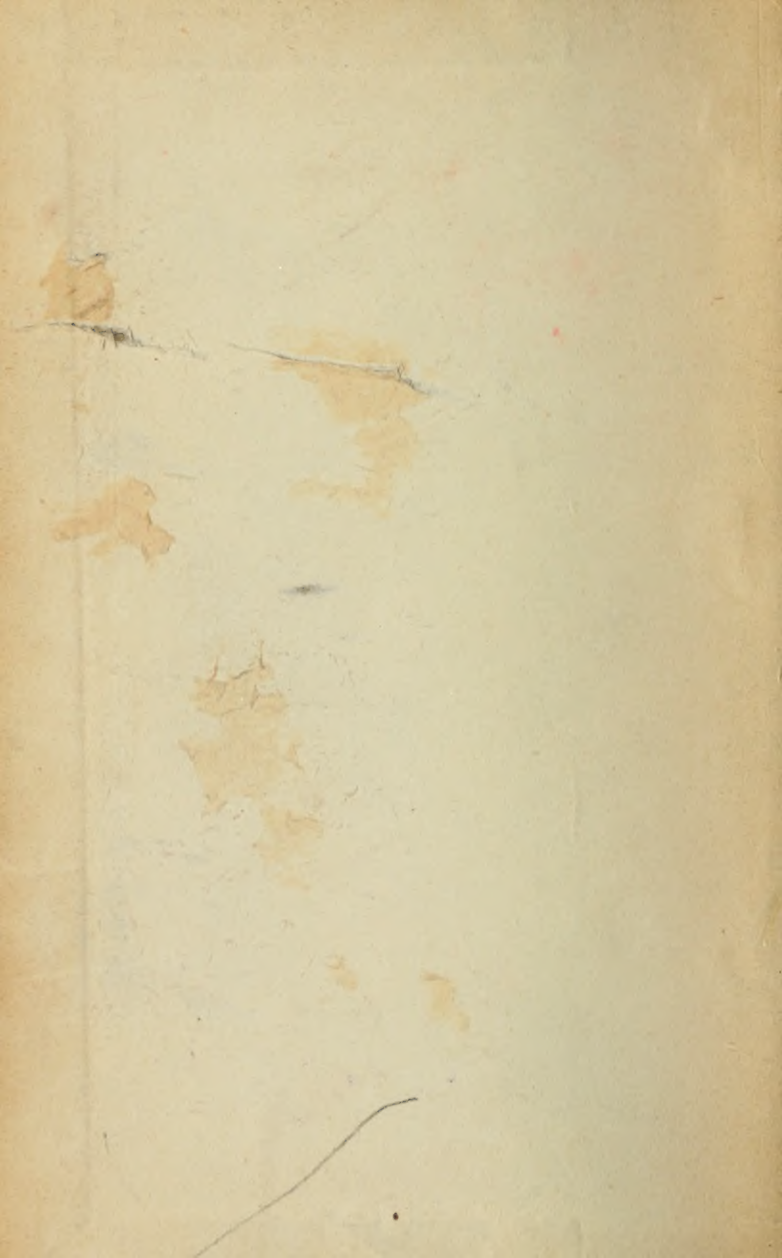

3 1761 05449182 4



# ANATOLE FRANCE

# Les Célébrités d'Aujourd'hui

Nouvelle collection artistique de biographies contempo aines

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

**MM. E. SANSOT-ORLAND**
**ROGER LE BRUN ET AD. VAN BEVER**

**Prix de chaque biographie . . . . . . . . . 1 fr.**

---

## *BIOGRAPHIES PARUES :*

Paul ADAM, par Marcel Batilliat.
Octave MIRBEAU, par Edmond Pilon.
Remy de GOURMONT, par Pierre de Querlon.
Frédéric NIETZSCHE, par Henri Albert.
Maurice DONNAY, par Roger le Brun.
Jules LEMAITRE, par E. Sansot-Orland.
Judith GAUTIER, par Remy de Gourmont.
Camille LEMONNIER, par Léon Bazalgette.
Emile FAGUET, par Alphonse Séché.

---




ANATOLE FRANCE

*D'après une plaquette d'Henry Nocq*

*LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI*

# Anatole France

PAR

**ROGER LE BRUN**

BIOGRAPHIE PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ILLUSTRÉE DE DIVERS DESSINS ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI

3e ÉDITION




PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
*E. SANSOT & Cie, Éditeurs*
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

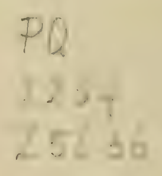
1904

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Six exemplaires sur Japon impérial*

*numérotés de 1 à 6*

*et quinze exemplaires sur Hollande, numérotés de 7 à 21*





# Anatole France




*la fois sceptique et attendri, joignant à des facultés extrêmement limpides de conteur et de styliste une érudition légère, M. Anatole France a conquis de bonne heure l'admiration d'une élite, mais la célébrité ne lui vint que très-tard. En revanche, il n'est pas aujourd'hui de célébrité qui soit plus unanimement reconnue, ni plus franchement acquise, et on ne peut accuser M. France d'y être parvenu par cette insistance de nos gloires ascendantes à divulguer, avec ostentation, l'intimité de leur* « moi » *en manière de provocation et de charlatanisme. Et pourtant, son œuvre n'est presque entièrement qu'une confession, souvent même, comme dans* Le Livre de mon ami, *une autobiographie à peine*

*déguisée ; car Anatole France est un écrivain essentiellement subjectif, mais loyalement et discrètement, sans arrière-pensée de réclame. Cette discrétion chez lui est telle, même, que longtemps — jusqu'à ce que sa vie publique l'eut obligé, dans une certaine mesure, à se répandre — l'on ne connut guère, dans le grand public, de son aspect physique et de l'atmosphère où il vivait — une atmosphère de « tour d'ivoire » — que ce qu'en laissait entendre les on-dit. Ceux-ci se multiplièrent du jour où l'écrivain connut les grands succès de librairie. Ces bruits étaient, pour la plupart, malveillants, fantaisistes ou erronés, d'autant plus qu'Anatole France s'affirmait à l'heure de la vie où, d'ordinaire, l'homme fatigué cesse de prendre part aux agitations sociales, comme un partisan agressif de la parole et de l'écrit.*

*Pourtant, parmi les nombreux articles qui lui ont été consacrés, les uns antérieurs, les autres postérieurs à cette tardive volte-face, il en est qui dégagent nettement et fidèlement, la physionomie intime du père intellectuel de Sylvestre Bonnard et de M. Bergeret, ces deux types si contraires de sa création. Dans le début d'une étude (datée du 30 décembre 1896), M. G. Lanson, l'universitaire, évoque « cette cité des livres » qu'il habite, et où « grand, robuste, la moustache et la barbiche blanchissantes, le visage légèrement marqué de cette fatigue par où la vie intellectuelle adoucit la fraicheur vulgaire des santés animales, M. France se présente au visiteur le corps enveloppé d'une sobre robe de chambre grise, la tête mise en valeur par une lumineuse calotte de soie rouge, dans une délicate et complète harmonie avec toutes ces choses élues qui mêlent de la beauté parmi*

*les plus obscures perceptions de la vie journalière, et qui en composent, pour ainsi dire, l'air même de cette maison ».*

*Peu d'années après, M. Eugène Thébault devait, pour les lecteurs de son journal (1), silhouetter « ce littérateur au visage un peu chafouin, aux yeux plissés de Latin, au profil de gendarme rond-de-cuir » et, ce sera, plus tard, aux jours d'une période agitée, l'interwiew de M. France par M. Adolphe Brisson, entre deux allocutions démocratiques de ce magicien des lettres. Le reporter nous décrit par le menu cet intérieur de M. France, situé dans les parages somptueux de l'Arc-de-Triomphe. « Il est discret, écrit-il, silencieux et tout fleuri d'élégance. Un goût délicat et pur l'a aménagé. Dès le seuil il vous surprend par je ne sais quelle grâce raffinée. La sonnette de M. France n'est pas une sonnette du commun. Elle est formée d'un morceau de vieux bronze florentin, figurant une tête de vieillard. La porte franchie, on se trouve dans une atmosphère de musée. Ce ne sont que tableaux, statuettes, fragments de marbres dorés par le soleil de l'Attique, estampes fixées aux murs, bois du quatorzième siècle naïvement sculptés et enluminés (2). » Quel décor merveilleux pour les exquises causeries qu'alimente la parole élégante, ironique et subtile du maître de la maison ! « La parole de M. France, dit M. Brisson, n'est pas une parole de rhéteur. Elle ne procède point par période ; elle ignore la déclamation et l'emphase elle caresse les idées et les choses, elle les enveloppe, les modèle, ses hésitations mêmes ont du charme. Elle est étonnamment souple et évocatrice.... »*

(1) La Volonté, *(16 novembre 1898).*

(2) *Ad. Brisson :* Les Prophètes.

*Cependant « l'Affaire » ayant fait se jeter M. France dans la bataille politique et sociale, le jour cru d'une popularité bruyante menaçait d'effacer l'impression quasi-mystérieuse et, par suite, favorable, d'une existence familière aux seuls élus du monde littéraire. Il n'en a rien été. Encore que l'orateur public soit, chez M. France, sensiblement inférieur au causeur des réunions intimes, et qu'il n'ait point, à l'instar de quelques autres chefs lettrés du parti démocratique, tels que Laurent Tailhade et Jean Jaurès, la faculté inouïe d'entraîner les foules par la chaleur communicative de son verbe, il a su charmer, dès le premier abord, en ses discours, par la clarté toute latine de ses arguments jusqu'à ses adversaires politiques eux-mêmes. Et il a su imposer au caprice des masses un homme inconnu d'elles, par l'effet de son éloquence convaincue, portant, ainsi, jusqu'au dehors (en cette Italie, notamment, qu'il avait naguère parcourue en simple amateur du Passé), la parole limpide et mesurée de l'érudit et du citoyen.*

***

**Né de Paris, empres Ponthoise**

*Vers fameux que M. Anatole France, en sa qualité de docte ironiste se dédierait volontiers à lui-même si ce vers n'était d'un sentiment tout opposé au profond amour qu'il a toujours ressenti pour sa ville natale. Il l'avoue avec émotion : « Je suis Parisien, de toute mon âme, de toute ma chair, écrit-il quelque part ; de Paris je connais tous les pavés, j'adore toutes les pierres. » M. France qui n'a pas les raisons du poète Villon pour railler la capitale, a, tout au contraire, lieu de se féliciter d'y être né.*

*De Paris, en effet, il a, dès ses primes années, respiré l'atmosphère spéciale d'art et d'érudition qui enveloppe, plus particulièrement, ses paisibles vieux quartiers de la rive gauche. C'est au quai Malaquais que naquit, en 1844 (1) Anatole-François Thibault, (car le nom de France est le pseudonyme paternel qu'il devait reprendre pour ses débuts dans le Livre), et ainsi, put-il pénétrer de bonne heure les secrets de beauté qu'aujourd'hui encore, nonobstant les rapides changements de la vieille cité, recèlent ces parages. A ce voisinage, il éduqua merveilleusement sa jeune âme. Et il a pu dire, avec raison : « Il ne me paraît pas possible qu'on puisse avoir l'esprit tout à fait commun si l'on fut élevé sur les quais de Paris, en face du Louvre et des Tuileries, près du Palais Mazarin, en face la glorieuse Seine qui coule entre les tours, les tourelles et les flèches du vieux Paris. »*

*Toutefois, France, était, de par son ascendance paternelle, apte, plus que tout autre, à s'imprégner profondément d'un tel spectacle. Son père, Noël Thibault, connu, à titre de libraire, sous le nom de* France, *était surtout un bibliophile estimé, tenant boutique de livres rares pour le compte de Bachelin-Deflorenne, l'éditeur (2). Ancien garde du corps de Charles X, le « père France » ainsi qu'on l'appelait volontiers entre amis, avait des opinions ultramon-*

*(1) Sa maison natale qui portait le numéro 19, est, aujourd'hui, disparue. Elle occupait, d'après le témoignage de M. France lui-même (Voir le* Livre de mon ami*) l'emplacement où s'élèvent actuellement, les bâtiments neufs de l'Ecole des Beaux-Arts.*

*(2) La boutique du père d'Anatole France (d'après l'adresse indiquée sur son édition du catalogue de La Bedoyère, dont il était, au surplus, l'auteur, et qui porte le millésime de 1865) se trouvait au numéro 9 du quai Voltaire. Cette boutique est aujourd'hui occupée par l'éditeur Champion, acquéreur du fonds de Noël France Thibault.*

*taines que son origine angerine — il était né dans le Maine-et-Loire en 1805 — tempérait de douceur et d'*amabilité. *Chez son fils, Anatole France, pour être plus lointaine, cette origine ne s'affirme pas moins en connexité parfaite avec son tempérament. Ainsi, les campagnes aux tons harmonieux et dont les lignes se fondent logiquement avec — à force — de la monotonie, les rivières aux eaux calmes, les collines peu hautes et régulières, c'est le pays d'Anjou, élégant et fertile ; et c'est aussi, l'image souriante où se reflètent les écrits de France (avant l'*Affaire Dreyfus) *comme se retrouvent en lui, cette aménité un peu ironique et cette pondération du jugement qui sont le fond de l'esprit angerin, jadis indûment accusé de mollesse —* andecavi molles *— et de légèreté.*

*De telles affinités se peuvent néanmoins concilier avec l'attitude qu'a adoptée M. France, à la suite des événements sociaux de ces dernières années, attitude belliqueuse, mais de sang-froid. C'est qu'à la « douceur angerine » dont le vieux poète Joachim du Bellay fit l'éloge en souvenir mélancolique de son pays natal, il convient d'adjoindre — comme caractéristique de l'esprit de cette branche gauloise — une hardiesse calme dans l'effort intellectuel, et que nous trouvons, par exemple, à notre époque, chez ces deux enfants de l'Anjou : Chevreul et Proust. Certes, il est fréquent qu'un même groupement de race donne à la fois, des poètes d'émotion et des intelligences scientifiques. Mais ceci est au moins plus rare qui fait que M. France a en lui comme l'amalgame de ces deux facultés contradictoires de la rêverie et de l'action, l'une et l'autre, toutefois, également inhérentes à l'âme angevine.*

Pourtant la rêverie devait être longtemps la faculté maîtresse d'Anatole France. Cela tient, sans doute, à son éducation première, car, presque toujours, les enseignements du bas-âge sont ceux qui pénètrent le mieux notre âme. Il y fut incité par sa mère, l'éducatrice des années puériles, cette mère « d'une piété aimable et sérieuse » dont il évoque si tendrement en Le Livre de mon ami la figure claire et douce. La pieuse dame aimait à lui faire lecture de contes religieux qui façonnaient cette jeune âme déjà contemplative par nature du charme troublant que son amour maternel puisait autant dans son émotivité mystique de Brugeoise que dans le thème mystérieux des écrits bibliques. Ainsi déjà, Anatole France, éprouvait-il les délicates voluptés de sentiment qui, sous l'ardeur fécondante du rêve, sont les ferments d'où naissent les poètes.

***

Entre ces deux êtres également vénérés : son père, un homme pondéré et d'habitudes simples, et sa mère, une âme bonne et juste, le petit Thibault, pareillement à ces héros des légendes qu'il aimait à vivre en imagination, grandit vite en sagesse et en savoir.

Ses journées, doucement monotones et comme ouatées de bonheur calme, s'écoulaient en des songeries délicates d'enfant rêveur et solitaire, qu'alimentait la perception précoce chez Anatole France, du mystère inclus en toutes choses. Outre le spectacle des belles pierres qu'il pouvait saisir par la fenêtre ouverte — la fenêtre du cabinet paternel — et qui saturait son âme déhiscente d'harmonie grandiose, ce fut, plus tard, lorsqu'il

*atteignit l'âge de saisir la signification des paroles graves échangées dans la boutique de son père, les causeries savantes des amis de la maison, bibliophiles pour la plupart, légitimistes aux manières d'ancien régime et d'une politesse bien française dans l'élégance discrète de leurs propos surannés. Ainsi, s'imposait, petit à petit, à son jeune esprit, le commerce familier du passé, dans l'évocation permanente qui frappait sa sensibilité déjà grande. Il y gagna, à défaut d'une croyance mystique peu compatible avec son équilibre intellectuel, la religion des livres, cependant que, d'autre part, les vers médiocres mais élégiaques de sa maîtresse de pension, le trouvaient sensible au divin contact qui décide ordinairement de la vocation artistique chez l'enfant. Cette vocation, Anatole France ne tarda pas du reste à la manifester, car, tout petit encore, il rêvait déjà de la gloire. Et, à cet âge où d'autres jouent au soldat, brisent leurs jouets et reçoivent des taloches, il conçût le gigantesque projet, tôt avorté, d'une Histoire de France en cinquante volumes. L'amour des livres absorbait déjà cette claire intelligence.*

*Bientôt sur le désir exprimé par son père de le voir en contact avec les premières difficultés sociales, et malgré les craintes maternelles, il entra en huitième préparatoire, à titre d'externe il est vrai, au Collège Stanislas. Dès les humanités, il s'y révéla, nonobstant l'habileté sacerdotale de ses maîtres pour l'y contraindre, soucieux d'échapper à la discipline spirituelle de la maison. Virgile et Sophocle firent ses délices. Il y découvrait des choses exquises que ses professeurs négligeaient par méthode d'enseigner. Aussi fut-il un élève indocile, pas turbulent mais rêveur, facilement*

*distrait par ses lectures. En raison de cette indocilité, il n'eut guère les honneurs du palmarès, et il l'avoue en souriant malignement, ses « discours latins avaient des solecismes ». Mais l'hellénisant s'éveillait en lui, malgré la déformation pédagogique des textes qu'on lui confiait ; car s'il était « respectueux de la force romaine » il était encore d'avantage « épris des images de la poésie antique ». Plus particulièrement, il avait un penchant pour les décadents grecs, les délicats poètes de l'*Anthologie, *initiant déjà par une première révolte contre les gloires figées dans l'admiration générale et dévote, une ardeur iconoclaste qu'il manifestera à nouveau, avec plus de mesure, dans la bataille littéraire.*

*
* *

*Au sortir du collège, venant de passer brillamment ses examens du baccalauréat, France ne se livra point à cette ordinaire intempérance d'écriture propre à l'ardeur trop précoce de nos jeunes lettrés d'aujourd'hui. Bien au contraire, il devait vivre longtemps encore, « d'heureuses années, sans écrire, menant, dit-il, une vie contemplative et solitaire... » C'était alors un jeune homme timide, excessivement gauche et qu'une passion platonique (il a écrit sur ce sujet des pages délicieuses en le* Livre de mon ami) *jetait dans le trouble puéril d'une puberté ingrate et difficile. Ses uniques distractions de solitaire, par quoi il continuait une enfance de pure méditation, s'exerçaient dans un commerce régulier des livres que des étalagistes, ses premiers maîtres, livrent le long des quais (et plus particulièrement entre la rue du Bac et la rue Guénégaud) à la curiosité flâneuse des allants et venants. Le jeune France à*

*l'instar de ces « rats » de plein air qui en constituent la meilleure clientèle, s'attardait volontiers aux boites des bouquinistes. Il y emplit, selon le mot de Rabelais « la gibecière de sa mémoire ». Puis, il connut bientôt les enseignements complémentaires de l'Ecole des Chartes. Mais ce fut surtout dans la fréquentation quotidienne de l'admirable Etienne Charavay, son ami d'enfance, (lequel établit le premier sur des bases définitives la science alors bégayante de l'autographe), qu'Anatole France acquit une érudition large, délicate et sûre.*

*Finalement, grâce à quelques camaraderies littéraires, France put se débarrasser de la réserve un peu hautaine qu'il tenait de sa nature intensément sensible en même temps que de son éducation première. Il songea, même, bientôt, à se mêler au mouvement intellectuel du moment. Et en 1867, il fut admis aux séances tumultueuses de Lemerre, l'éditeur, qui, à cette époque, s'employait à la diffusion des produits parnassiens sous la direction omnipotente de Leconte de Lisle. La boutique du passage Choiseul retentissait de propos hugophobes, et Xavier de Ricard qu'Anatole France connut à ces réunions des membres du Parnasse et avec lequel il se lia très étroitement, a raconté depuis, les débuts, dans le Cénacle, du jeune poète des* Vers dorés.

*Anatole France (il n'était alors qu'Anatole Thibault) manifestait dans ces vers qu'il ne devait publier que plus tard, une propension à s'affirmer par des qualités, encore embryonnaires il est vrai, d'élégance et d'érudition, d'harmonie et de sentiment, tout à la fois. Mais il y manquait, à dire juste, ce qui constitue l'essence même de la poétique olympienne, ce lyrisme nécessaire, insuffisamment*

*compensé par le charme nuancé qui s'en dégageait. C'était là, chez France, une gène foncière, due, sans doute, à sa complexion intellectuelle, et qui le privait de l'obédience départie par les chefs du Parnasse à quelques-uns de ses collègues littérairement moins doués que lui. Aussi le grand lyrique Leconte de Lisle n'éprouvait-il à son égard qu'un sentiment mal dissimulé de dédain. Ce fut même l'origine entre eux d'une guerre latente qui, quelques années plus tard, allait se manifester publiquement par une bruyante et définitive rupture. Pour l'instant, le Maître voyait d'un mauvais œil ce disciple sourdement réfractaire, et peut-être, tout comme ce professeur de Stanislas qui n'admettait pas les rêveries indiscrètes de l'élève Thibault, trouvait-il, à son tour, que le jeune poète s'occupait trop volontiers « de choses étrangères à la classe ».*

⁂

*Au moment où Anatole France pénétrait dans le milieu du Parnasse, en ce milieu si fermé (encore qu'il s'y introduisit des poètes entachés d'hérésie) à titre de collaborateur stagiaire, car sa véritable incorporation est postérieure à cette époque, Lemerre publiait, à l'appui de l'Ecole, une revue, tôt disparue d'ailleurs : la* Gazette rimée *que dirigeait Victor Lazarche, fils du bibliophile distingué. France y collabora à côté d'autres, parmi lesquels Verlaine, dont le psychologue du* Lys Rouge *se souviendra pour en retracer le souvenir attendri dans le personnage de Choulette.*

*Les vers d'Anatole France qui parurent dans la* Gazette rimée *et qui portaient ces titres frondeurs :* Denys de Syracuse *et* Les Légions de Varus, *contribuèrent beaucoup, en raison de leurs allusions*

*violentes au régime politique d'alors, à enterrer la feuille parnassienne. Ce n'est certes pas du meilleur France, loin de là. Mais il semble que ce soit comme la première manifestation littéraire d'un instinct combattif qu'on s'étonnera de voir se réveiller, plus tard, chez Anatole France, après une accalmie qui semblait définitive. Un souffle d'inspiration révolutionnaire anime ces vers (France était alors tout imprégné de l'esprit de la Révolution française qu'entretenait en lui son grand ami Etienne Charavay) et ce pourrait bien être là comme une préface lointaine de ses gestes actuels. On y retrouve, plus juvénile et moins réfléchie bien entendu, l'exécration du césarisme et les aspirations intellectuelles qui constituent la matière même de ses discours civiques d'aujourd'hui. Dans* Les Légions, *la Patrie s'adresse en termes indignés à Auguste (lisez Napoléon III) :*

César, rends-moi mes fils, lui dit-elle, assassin !

*Il n'en fallait pas davantage, sous ce régime hostile à la liberté de la Presse, pour qu'un écrit de l'opposition — fut-il conçu en vers parnassiens et voilât-il ses allusions satiriques de la toge romaine — disparut aussitôt, par ordre supérieur. Le numéro qui publiait en juin 1867 le diatribe versifié d'Anatole France, était le sixième de la série ; ce fut aussi le dernier, l'éditeur ayant préféré au succès périlleux d'une poursuite judiciaire, l'anéantissement discret du papier incriminé.*

*France ne devait pas persister plus avant dans cette attitude trop directement frondeuse. Son savoir y aidant, il eut peu de peine à transplanter sur le terrain purement littéraire, ses ardeurs juvéniles. Déjà, collaborant à une petite revue* Le Chasseur bibliographe, *dont il était en 1867 le*

*rédacteur en chef, il avait su en transformer par plus de littérature le caractère un peu aride des séries antérieures. Il y publia sous son véritable nom (et conjointement avec son père lequel y écrivait sous la signature de « France, ancien libraire » des articles de bibliographie) le compte-rendu des premières théâtrales, diverses fantaisies en prose et, dans le dernier fascicule qui ait été publié, un court poème parfumé de toute la poésie pagano-chrétienne des premiers âges de notre ère, et qui débutait ainsi :*

En ce temps là vivait une femme au pays
Des Egyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs

*Bien avant M. Gayet, l'égyptologue qui découvrait hier la momie célèbre d'Antinoë, Anatole France exhumait, dans la discrétion religieuse du rêve, la sainte comédienne, préludant par des vers harmonieux à l'un des plus beaux poèmes en prose de ce temps, et qu'il appellera* Thaïs.

*A ces collaborations, inégalement et diversement sensationnelles de la* Gazette rimée *et du* Chasseur bibliographe, *il faudrait en joindre d'autres anonymes pour la plupart. C'est ainsi que — comme le rapporte Xavier de Ricard en l'article précité — on n'aurait point de peine à retrouver, entre autres exemples, sous la signature de Mme Nina de Callias — laquelle, à cette époque, tenait salon littéraire et se flattait de grouper autour d'elle la jeunesse parnassienne — l'habileté prosodique et l'élégance de facture d'Anatole France. Certains sonnets, plus particulièrement, d'un paganisme nuancé d'idéalisme chrétien (France s'appliquait déjà à « refaire le rêve des âges de la foi ») révèlent, indubitablement, sa manière. Moins discrète est cette collaboration de France avec cette même Mme de*

*Callias pour un acte, refusé d'ailleurs, à la Comédie Française. Du reste, les débuts de France au théâtre furent marqués de malchance. Avec Xavier de Ricard, il avait écrit un acte :* Le Valet de M^me^ la Duchesse. *Cet ouvrage qui valait cependant par son amusante psychologie et l'écriture élégante de son dialogue, vient d'être retrouvé parmi les « ours » enfouis au plus profond des cartons directoriaux de l'Odéon et publié dans une revue. Au demeurant, le théâtre, cet art essentiellement objectif, ne devait guère donner, par la suite, à cet écrivain pour qui « tout roman (et, par suite tout autre écrit d'imagination), à le bien prendre, est une autobiographie » la joie d'un plein succès. France, en effet, n'obtint plus tard qu'un médiocre résultat avec le* Lys rouge, *représenté au Vaudeville, et les* Noces Corinthiennes, *montées par l'Odéon, encore que ces pièces fussent appelées à la scène par le renom littéraire de l'auteur et, dans une certaine mesure, par le bruit discrètement louangeur qui s'adressait aux deux livres d'Anatole France publiés sous le même titre et dont elles sont inspirées. Quant à l'*Affaire Crainquebille, *la plus récente manifestation dramatique de M. France, ce n'est pas diminuer sa valeur morale que de lui préférer, pour son expression artistique, le conte admirable du même auteur, qui en a fourni le sujet.*

***

*Mais si, malgré la tournure de son esprit qui l'invitait à s'en détourner, France n'échappa point entièrement, dans la suite, à cette sorte de fascination qu'exerce le théâtre sur nos auteurs modernes, il eut moins de peine à s'affranchir de la forme ver-*

*sifiée dont les rites trop rigoureux glaçaient la ferveur de ses instincts poétiques. Pourtant, il ne devait pas apostasier, et passer du vers harmonieux à la prose eurythmique comme on change d'Eglise, dans un geste d'éclat. Ce fut, au contraire, chez Anatole France, une rupture très lente à se faire, longuement hésitante, comme s'il éprouvait un secret remords de sa hardiesse. N'étant encore qu'un jeune homme, il avait publié un ouvrage de critique sur* Alfred de Vigny (1868). *C'était un début honorable dans ce genre qui, par nature, ne semblait point désigné pour lui devenir familier. Mais France (il devait, plus tard, écrire que le « bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre ») — sut tourner la difficulté, en l'abordant sous un jour nouveau. Il en fit, comme il devait faire plus tard de l'Histoire — la matière initiale qui motifiait la fantaisie de son imagination et semblait, par de l'érudition, justifier les infidélités que le jeune poète faisait au Parnasse.*

*A la vérité, c'était déjà comme le renoncement implicite de France à poursuivre dans la voie poétique. Dès lors, il écrira pour le compte de Lemerre les préfaces aux éditions demeurées incomparables, de* Racine, Molière, La Fontaine, *du* Diable boîteux, *de* Paul et Virginie *ainsi que des* Œuvres *de Bernard Palissy et de l'*Adolphe *de Benjamin Constant. Ces études, qui ne sont, en somme, que prétextes à dissertations savamment littéraires, accusent une diversité intellectuelle dont il faudrait voir la source dans l'érudition et la sensibilité, tout à la fois, d'Anatole France.*

*Cependant que le jeune écrivain cherchait timidement à s'orienter à l'opposé du Parnasse, le*

*deuxième fascicule de la maison Lemerre faisait connaître au public le poète de* La Part de Madeleine *et de* La Danse des Morts. *Ces poèmes de début, furent suivis quelques années après, lorsque parut le troisième et dernier fascicule des membres du Parnasse, en 1876, des extraits des* Noces Corinthiennes *dont le poème en entier devait être édité, la même année, par les soins de Lemerre.*

*L'éditeur du Parnasse, s'était vite aperçu, en négociant avisé, du parti qu'il pouvait tirer des hautes qualités d'érudition et du jugement délicat dont faisait preuve, dans les discussions de son arrière-boutique, le jeune poète lettré. Aussi fit-il en sorte de se l'attacher en le colloquant lecteur de manuscrits dans sa Maison. C'était, pour Anatole France, un début presque anonyme dans la critique contemporaine. Mais il y détenait, peut-être sans s'en soucier outre mesure, une puissance occulte d'autant plus redoutable pour les auteurs qu'elle s'exerçait avant la publication. Par contre, la place était difficile à tenir, car ces fonctions de censeur ne vont pas sans provoquer certains heurts entre le titulaire et lesauteurs soumis à sa juridiction. Au surplus, elle n'était point suffisamment rémunératrice. Cela fit que France accepta volontiers un poste d'employé à la Bibliothèque du Sénat (1874) (1). Il ne tarda pas à le regretter, car sa répugnance à subir l'autorité tranchante de quelques-uns de ses supérieurs (ce qui semblait continuer chez le jeune bureaucrate l'indocilité précoce du collégien) lui valut leur inimitié. Parmi eux se trouvait, à titre de sous-bibliothécaire, son maître de la veille, Leconte de Lisle qui, on le*

(1) *Voir, à ce sujet, l'étude très détailléede M. Claude Louis sur* Les Poètes assis, *dans* La Nouvelle revue du 15 mai 1902

*devine, ne se fit pas faute de profiter de sa supériorité hiérarchique pour faire peser sur Anatole France son dédain méprisant de « pasteur d'éléphants ». France mécontent du rôle de scribe auquel on l'obligeait en manière de représailles pour son attitude frondeuse, se trouva, par suite, dans l'obligation de démissionner. C'était, certes, un événément heureux puisqu'il échappait, ainsi, à la torpeur administrative qui le menaçait. Mais il gardait à l'égard de Leconte de Lisle, coupable d'indifférence et de morgue envers lui, une sorte de rancune. Elle se fit jour quelque temps plus tard par un article que France publia dans* Le Temps *à l'occasion de l'élection à l'Académie de l'auteur des* Poèmes Barbares. *Le ton en déplut au poète académicien qui, à la suite d'incidents ultérieurs (1) devait faire montre d'une extrême violence. Des lettres peu amènes, encore que le texte de France fut nuancé de respect, s'échangèrent publiquement, entre maître et disciple. L'attitude belliqueuse de Leconte amusa la galerie et mit France au premier rang de la critique contemporaine. Mais ce jeune écrivain qui, la veille encore, aux réunions littéraires du fils de d'Humières de Wières (2) se plaisait à saisir, dans la synthèse d'un court portrait, les poètes présents (Bourget « normalien mondain », Hérédia « grand d'Espagne ») ne rêvait plus guère autre chose que le « bonheur* in angulo cum libello ». *Là, dans un coin, avec la compagnie des*

(1) *Voir :* L'Enquête sur l'Evolution littéraire, *par Jules Huret.*

(2) *En son hôtel de la rue de Condé, n° 26, lequel appartint à Beaumarchais et se trouve actuellement occupé par le « Mercure de France ». — Voir au sujet des réunions chez d'Humières l'article de M. A. Lepage :* SOUVENIRS SUR M. ANATOLE FRANCE, *dans la* Revue bleue *du 8 février 1896.*

*vieux livres qui auront ses préférences, le poète devenu prosateur — et quel exquis prosateur! — emploiera les réserves de sa verve poétique à écrire mélodieusement de belles légendes et à se raconter. Et le philosophe, joindra son âme vagabonde à celles des disciples intimes de Renan, moins pour y chercher la connaissance scientifique de nos origines morales, que pour s'enfoncer voluptueusement, en spectateur-artiste par les chemins difficiles de l'Erudition, jusqu'en le séjour féérique du Passé.*

***

*L'Erudition est, certes, une noble autant que captivante spéculation de l'intelligence humaine. Mais, trop souvent, par ses exigences même, elle dessèche les âmes qui s'y livrent avec passion, éteignant tôt les ardeurs intellectuelles et le souci moral de l'avenir chez les mieux doués. Anatole France avait conscience de ce péril qui menaçait sa sensibilité d'artiste, péril qui n'était pas moindre que celui encouru par ailleurs tandis qu'il cataloguait des fiches pour le compte du Sénat. Du moins, ne s'absorbait-il en ces fonctions bureaucratiques que d'une manière toute superficielle. La bibliothèque où France aime encore à s'enfermer loin des bruits du dehors, dans l'atmosphère favorable à sa méditation, avait pour lui des séductions dont les rayons sévères du Sénat, sont, par nature, complétement dépourvus. C'était, chez lui, à portée de sa main, au gré du caprice de sa fantaisie des lectures idoines à l'agrément de son esprit. Mais, si France s'adonnait aux voluptés que procurent les vieux livres, cet « opium de l'occident », c'était, surtout, qu'il y voyait un moyen d'atteindre à cette poésie que recèlent les reliures d'autrefois,*

*comme des parfums rares et subtils au fond d'anciens coffrets. Autrement dit, il était peu soucieux, en ses recherches érudites, du fait historique en lui-même. Il considérait l'Histoire non comme une science mais plutôt comme un art. Et s'il n'avait plus ce candide enthousiasme de son enfance qui lui faisait chercher à vivre dans la réalité ce qu'il découvrait au cours de ses lectures, dans le domaine spirituel (1), du moins goûtait-il avec une ivresse plus consciente, la part abstraite de son existence. Toutefois il sentait bien que nul ne s'évade par le rêve (et c'est ce qui rend la vie intellectuelle parfois si douloureuse), sans qu'il fasse le sacrifice des joies légitimes et saines de l'action. Et c'est pourquoi, faisant le procès, du reste bénévole, de ses propres tendances, France conçut la figure aimable et triste de Sylvestre Bonnard. L'œuvre qui la fixait littérairement :* Le crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut (1881) *(2) éveilla l'attention du public autour du nom d'Anatole France. Elle animait le type nouveau dans le roman, du vieux savant dont l'égoïsme se tempère de douceur indulgente pour autrui. Son auteur y voyait, non sans s'attendrir un peu, un autre France, un France de l'avenir, membre de l'Institut, ne prévoyant pas qu'un jour viendrait où, renonçant en partie à l'existence d'un Bonnard, homme de cabinet, il répudierait l'idéal de ses débuts.*

*(1) Voir dans* Le Livre de mon ami, *les pages 162, 163, 164 où Anatole France raconte qu'enfant il était hanté par l'idée de s'illustrer à la manière des Saints dont il avait lu les édifiantes histoires (Saint Siméon Stylite, saint Nicolas de Patras, le bienheureux Labre, etc.) et dont l'imitation trop fidèlement symbolique lui valut, à sa grande surprise, les réprimandes paternelles.*

*(2) Couronné par l'Académie Française.*

*Anatole France avait déjà par quelques souvenirs personnels :* Jocaste et le Chat maigre (1879) *tenté de faire diversion à ce qu'il sentait exercer sur lui une trop grande emprise : la séduction poétique du passé. Mais, à vrai dire, ces deux petits ouvrages, et aussi ce court récit paru en 1882 :* Les désirs de Jean Servien, *sont plutôt de légères esquisses que du roman proprement dit. Pourtant, la recherche de l'intérêt romanesque n'y était pas absolument absente comme elle le sera dans cette étude qui a nom* Le Lys rouge (1894) *et qui, si elle vaut par des qualités de psychologie et surtout d'écriture, n'a du roman que le côté fictif de ce genre littéraire.*

*Tout autre devait être l'aisance de France à se mouvoir dans le cadre restreint de ses contes synthétiques. Ces exquis tableautins dont la plupart, publiés isolément, furent, par la suite, réunis en volumes sous les titres de* Balthasar (1889), l'Étui de nacre (1892), Le Puits de Sainte-Claire (1895), *accusent une perfection de style et une émotivité délicate qui concourent à mettre singulièrement en valeur la poésie naïve des légendes chrétiennes. A juger de l'ensemble, certes, on comprend que ce sont là des « états d'âme » que l'auteur — semblable en cela à ces virtuoses de la musique dont la sûre fantaisie s'inspire d'un thème initial — a provoqués en lui par des lectures amoureusement savourées. Mais France excelle en ces sortes d'*interprétations, *et lorsqu'on prend isolément l'un de ses contes, on a peine à croire qu'il ne soit point, dans l'inspiration mystique qui l'idéalise, comme une affirmation dogmatique de l'auteur. Anatole France nous a prévenu lors de ses* Noces Corinthiennes : *« C'eut été manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. » Il ne faut voir, du*

reste, dans ses courts récits que le geste capricieux de cueillir une à une, les fleurs aristocratiques d'un « Jardin d'Epicure », du jardin où s'est volontairement emprisonnée l'âme poétique d'Anatole France. A cet égard, si les contes mystiques nous incitent à croire, chez lui, à la prépondérance du sentiment, une œuvre plus récente, Clio (1900), et qui résume en cinq contes toute l'Histoire légendaire depuis le « chanteur de Kymé » jusqu'au Bonaparte visionnaire du pont de « La Muiron », rétablit l'équilibre, car il s'y affirme, avant tout, une érudition d'histoire psychologique, générale, délicate et profonde.

Mais l'érudition n'est qu'un acquet de l'intelligence bien inférieur en puissance d'expression au sentiment qui est de la nature d'Anatole France. Certes l'auteur de Clio savait excellemment extraire de l'histoire ce qui était à même d'émouvoir son intellectuité sentimentale. Mais l'art, si délicat fut-il, en émoussait encore la sensation initiale. Aussi, comme le véritable sentiment de Rousseau s'exprime dans Les Confessions, celui de Châteaubriand dans les Mémoires d'Outre-Tombe, le sentiment de France trouve à se manifester sans détours dans le Livre de mon ami, (1885) ce recueil point trop littéraire de ses impressions d'enfance, et dans Pierre Nozière (1899) qui en est le complément. Dans ces deux livres, France, sous couleur de nous intéresser aux débuts dans la vie du petit Nozière, nous dévoile — l'auteur s'aidant de ses propres souvenirs — les phases successives de son intelligence de garçonnet rêveur à l'excès. Parvenu à cette « moitié du chemin de sa vie » dont il exprime, sur les traces du Dante, l'aveu mélancolique, il se tourne vers l'âge d'or de son enfance, évoquant les rêves de gloire qui avaient

*alors pour lui, la virginité délicieuse de l'illusion juvénile. A lire ces pages familières, l'impression demeure que France les écrivit avec une émotion dont l'art n'était plus le principal facteur. L'artiste qu'était suprêmement Anatole France se trouvait, il est vrai, alors en plein épanouissement. Il avait conçu, déjà, le très pur* Balthasar. *Mais surtout, un grand changement dans sa vie venait de se produire : France n'était plus le Sylvestre Bonnard qu'il n'avait pas craint, tout en le raillant de son âme trop « livresque », de vouloir imiter : il était père de famille. Près de lui, tandis qu'il écrivait les premières pages de son autobiographique* Livre de mon ami, *il entendait, dans le silence paisible du soir familial, venir de la chambre voisine « les souffles égaux et doux, dans lesquels, nous dit-il, je ne saurais distinguer moi-même celui de la mère et ceux des enfants ». Et, sans doute, c'est par ce qu'il aura senti le pénétrer cette poésie tendre du foyer que nous connaîtrons bientôt ces contes si délicieusement enfantins,* Abeille (1886), Nos Enfants (1886), *comme un rappel très discret, cette fois sans amertume, des rêveries chères à sa propre enfance ; et c'est aussi, sans doute, pour cette même raison, que, revenu enfin des joies orgueilleuses inhérentes au savoir, il laissera parler toute sa sensibilité d'impulsion dans cet aveu : « Croyez-m'en, moi qui les adorai, moi qui me donnai longtemps à eux sans réserve, les livres nous tuent. »*

***

*Peut-être Anatole France exagérait-il ainsi quelque peu son dégoût de la lecture, obéissant, en cela, à ce sentiment bien humain qui nous fait aimer et haïr en même temps, la passion qui nous*

*domine le plus. En réalité, il avait cherché, dans les livres, à s'évader du présent car « toute époque est banale pour ceux qui y vivent ». Et il en souffrait parce que, au commerce des sages de la Grèce, il avait acquis un scepticisme qui blessait son sentimentalisme de poète-né. Pour détruire le sentiment factice et parasitaire il a fallu que se produisit, par un choc subit, une violente réaction chez Anatole France, qui rappelle, dans l'abstrait, ce que la farce antique du philosophe pyrrhonien que l'on bâtonne afin de lui donner conscience de la réalité, a voulu symboliser concrètement. L'*Affaire Dreyfus — *un prétexte à tant de heurts devenus inévitables — fut, plus tard, ce choc qui permit à Anatole France le retour à sa véritable nature. Délibérément, il prit parti dans la lutte politique. Dès ce jour, il cessa d'être le « bénédictin narquois » et fut en quelque sorte débarrassé du scepticisme dont il avait raillé, doutant de son scepticisme même ou impuissant à le combattre, « la paix sublime du sage, la bienheureuse ataraxie. »*

*Mais on aurait tort de croire que ce bouleversement se soit opéré brusquement chez M. France, sans que le terrain n'y fût préparé depuis longtemps. A l'époque où il était, en remplacement de Jules Claretie, chroniqueur des livres au journal* Le Temps (1886-1891), *il manifesta déjà, par éclairs, un goût marqué pour les idées nouvelles. A vrai dire, cette attitude relevait surtout de la littérature et non, comme le geste actuel, de la sociologie. Mais des tendances s'y accusent, agressives et novatrices. C'est ainsi qu'il « lança », dans la personne du poète Jean Moreas, le Symbolisme, alors que ce mouvement poétique naissait au milieu des colères et des rires qu'il provoquait. Funambulesque à sa*

*manière, Huysmans y répondit en traitant le symbolisme « d'immense mystification montée par Anatole France pour embêter les Parnassiens » (1). France, à qui on déclarait ainsi la guerre, ne chercha longtemps qu'à se protéger des à-coups sous un scepticisme qui, de plus, favorisait ses dons d'ironiste. Mais, au défaut de l'armure, il était facile de reconnaître cet esprit de lutte, ce besoin de l'action, qui est avec le goût et la mesure, le propre de sa race d'angevin, et dont le poète fit montre également en rompant des visières, tour à tour, avec le fondateur de l'école Parnassienne et le chef de file du Naturalisme : avec Leconte et Zola. Par contre, laplupart de ses articles de critique n'étaient, le plus souvent, que des exercices d'histoire littéraire et se constituaient surtout, de considérations et de palabres sur des écrivains classiques ou déjà consacrés par la gloire. C'était, sans doute, chez France, le résultat d'un état d'esprit qui le dominait malgré lui depuis le jour de son adolescence où, payant de la connaissance des choses la rançon de son enfance trop rêveuse, il était devenu volontairement la proie de sa passion pour les livres. On ne s'est peut-être pas assez arrêté au conflit qui avait pris naissance, dans l'esprit d'Anatole France, entre les deux tendances contraires de sa nature et de son éducation, du jour où il se rendit compte, pour en souffrir, du factice de celle-ci. Dès ce moment, en sa critique, des contradictions flagrantes se multiplient qu'il attribue lui-même à des faiblesses de sentiment. C'est, en quelque sorte, un travail latent qui se manifeste tous les jours un peu plus apparent dans la littérature d'Anatole France,*

(1) *Jules Huret :* Enquête sur l'évolution littéraire (1891).

*et qui lui prépare, peut-être à son insu, les bases d'un idéal nouveau. Le jour va venir où cette pensée de son maître Renan : « Il faut vivre avec son temps ! » et cette autre de son ami Bourget : « De toutes les vanités de ce monde, la plus vaine n'est-elle pas de se dire que tout est vanité ? » deviendront siennes et fleuriront d'espoir son chemin de Damas.*

***

L'Histoire contemporaine (1897) *est l'œuvre d'Anatole France qui la première manifesta résolument sa préoccupation de l'avenir et, de ce fait, prit part à l'agitation actuelle.*

*Mais, antérieurement, dans ces deux ouvrages subtils :* La Rôtisserie de la reine Pédauque *et son livre complémentaire* Les Opinions de Jérome Coignard (1893), *qu'on a voulu voir comme d'amusantes pochades, se trouvent un grand nombre d'allusions aux événements de l'actualité. C'est ainsi que, à peine déformés par le ton et le décor XVIII*e *siècle qui concordaient à merveille avec le scepticisme disert et le badinage érudit dont le* Jardin d'Epicure (1895), *cette bible de tout sceptique, condense à merveille les saveurs piquantes, on pourrait reconnaître tels excès contradictoires qui, comme* le Panama *et la* Ligue contre la licence des rues, *caractérisent généralement les époques de trouble et la nôtre en particulier. Toutefois, il n'y a peut-être encore, dans ce rapprochement entre deux moments de l'histoire moderne qui se ressemblent étrangement, qu'une intention d'auteur à donner plus de vie à son œuvre. Et lorsque Jérôme Coignard médit du « bureau de vanité » qu'est l'Académie Française, il serait prématuré de voir en M. France (de l'esprit duquel le bon abbé naquit), le successeur*

*de M. Ferdinand de Lesseps au fauteuil qu'il vint occuper officiellement le 25 décembre 1897 (1). Néanmoins, il semblerait que les bruits de l'extérieur attirent, dès ce moment, l'attention d'Anatole France. Volontiers, il met le « nez à la fenêtre » et s'intéresse au mouvement des idées en genèse laborieuse.*

*Anatole France écrit, à cette époque, l'*Histoire contemporaine : *dans un coin de Province — la province des livres que l'auteur a élue pour domicile intellectuel — il suppose qu'un certain M. Bergeret, un sage du moderne pays de France, cette Grèce d'aujourd'hui, assiste d'abord en spectateur à l'agitation de ses contemporains. Il s'échauffe bientôt, et ce sont alors les discussions savantes du* Mannequin d'osier (1897) *et de l'*Orme du Mail (1897). *Les événements, dont France écrit ainsi la chronique quotidienne, se précipitent. La bataille des idées s'étend à toute la littérature. Et France qu'entraîne le courant, demeure à peine hésitant : « La paix du cœur et la sainte simplicité, cette pureté des humbles » que l'abbé Coignard regrettait, hier, d'avoir perdues au contact des savants, et qu'Anatole France a demandées vainement à l'étude anesthésiante du passé et, aussi, à la mélancolique évocation de son enfance, est peut-être, dans la lutte de son intelligence en faveur de l'épanouissement du savoir humain qu'autorise le rationalisme scientifique, cette religion universelle des hommes éclairés ? Telle est la Question... Au surplus, France n'a pas de peine à se convaincre que cette « grande facilité à vivre » et cette « heureuse tolérance » achetées l'une et l'autre*

*(1) M. France fut reçu par M. O. Gréard.*

*« au prix de quelques croyances morales et politiques » ne sont point encore parvenues à détruire en lui des aspirations plus idéales. Alors, fort de sentir un but à atteindre, Anatole France fermera les livres « ces nids à poussières dont s'échappent, comme des mites, dès qu'on les ouvre, le doute et l'inquiétude ». Et parce que l'énorme point d'interrogation qui s'impose « à quiconque pense vivement » s'est imposé finalement à lui, il écrit* L'Anneau d'améthyste (1899*) et conduit* M. Bergeret à Paris (1901) *dans le foyer même de la bataille des idées.*

*Ayant opté, dans l'*Affaire, — *en souvenir de ses anciennes révoltes de jeune poète contre le césarisme— pour le parti révisionniste, France se ralliera, aux expressions politiques favorables à son idéal humanitaire. Socialiste, conséquemment, France, après s'être montré un aristocrate de l'esprit, ne répugnera plus à se mettre en contact avec le populaire, cherchant à discipliner des forces qu'il sent confuses et dévoyées. Dès lors, — que ce soit à la « Fête inaugurale pour l'Emancipation » (1899), à celle « en l'honneur de Diderot, ami du Peuple » ou sur la tombe de l'écrivain de* J'Accuse, *Emile Zola (1902), ou bien encore, devant la statue de Renan, à Tréguier (septembre 1903), ses discours et ses allocutions s'emploieront à initier la foule (par un appel à la raison et à l'esprit de justice, hors de tout raffinement littéraire et des savantes digressions) à ces mêmes pensées imbues de la doctrine nouvelle que M. Bergeret, un savant accessible à l'altruisme, défendait, la veille encore, pied à pied et de manière si érudite, contre les lettrés rétrogrades de sa province.*

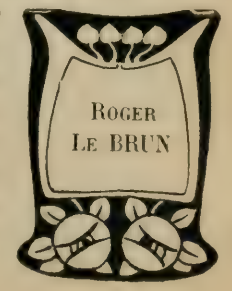
***

*Nietzsche qui, en toute occasion, stigmatisait cruellement la majorité des « esclaves » que sa philosophie exècre, a caractérisé quelque part la société nouvelle de « maison des fous des* idées modernes *». Cette boutade coléreuse n'est pas sans avoir un fond de vérité au regard d'un homme qui, comme M. France, pour lequel un bel arbre et de calmes pensées sont ce qu'il y a de meilleur au monde, s'est complu, sa vie durant, dans la compagnie doucement despotique des livres. Et pour M. France, notamment, il a pu se produire ceci, que le mécanisme de sa pensée s'étant habitué, d'autant mieux qu'il y était enclin par nature, à un procédé d'élaboration méthodique, il devenait pour ainsi dire fatal, que, calmées les premières ardeurs apostoliques, la surexcitation verbeuse des « meneurs » et l'agitation parfois épileptique de la masse humaine, lui donnaient l'image déplaisante d'un cabanon. C'est du moins l'impression qu'on ressent à la lecture de l'*Histoire comique (mai 1903) *sa plus récente publication. Et ce qui serait pour la corroborer, c'est que M. France, devenu* Trublet *après* Bergeret, *semblerait disposé à délaisser les agoras bruyantes où se discutent, si l'on peut ainsi dire, les destinées du peuple. De son récent discours de Tréguier, qui n'est au demeurant qu'un pieux devoir rendu à son maître Renan, il ne ressort point, cependant, que Trublet, le France de l'*Histoire comique, *s'éloigne autrement du Bergeret, le France de l'*Histoire contemporaine. *Une seule phrase suffirait à nous rassurer à cet egard, car il y est dit : « Lentement mais toujours, l'humanité réalise les rêves du sage. » Et Trublet n'est pas moins convaincu que Bergeret encore qu'il ressente*

*parfois, cette amertume de jadis, — « la fière amertume et la tristesse superbe » que l'on garde des livres — « Je suis médecin, dit-il, je soulage. Je console. Peut-on consoler et soulager sans mentir ? » Mais ce sont là des faiblesses passagères ! Anatole France est le docteur Trublet, un causeur exquis ; il est aussi M. Bergeret, un érudit aimable. Tous deux, Bergeret et Trublet, sont également enthousiastes de l'esprit nouveau, et à l'abri, croyons-nous définitivement, du maléfique pouvoir des livres. Ce fut, peut-être, simplement, un acte irréfléchi de la part de M. Bergeret d'obéir à l'élan de son âme pour l'action oratoire. Trublet saura-t-il désormais garder son actuelle réserve ?*

*Quoi qu'il en soit, les poèmes en prose qu'a conçus le Sylvestre Bonnard que fut Anatole France antérieurement à ces deux avatars de sa personnalité subtile (ces poèmes en prose qu'on a comparés aux œuvres de la sculpture antique, dont la perfection des lignes rivalise avec la pureté de la matière) resteront, dans les anthologies futures, comme d'insupérables modèles littéraires.*

*Mais il faut le dire, de peur qu'on ne l'oublie, Anatole France qui vécut sa jeunesse et sa maturité « à barbouiller du papier avec ses rêves » travaillant ainsi pour la postérité, est venu sur le tard, simplement, vers les masses agitées (et cela a bien sa beauté aussi, encore que fugitif) apportant aux jeunes hommes de toutes les opinions et de toutes les idées, la lumière sympathique de sa parole, le témoignage préventif de ses luttes antérieures et la réconfortante attitude de son souriant et généreux automne.*



système des <u>business colleges</u> sont 13
répandus dans les États-Unis. La salle
où se font les cours est entourée sur trois
côtés de cloisons surmontées de grillages en
fil de fer, dans lesquels des guichets sont
percés. C'est devant et derrière ces guichets
~~qu'ils forment~~ que les élèves simulent toutes
les opérations de commerce ~~et~~ et de banque.
Leur monnaie est en papier. Ils ont
des billets de 5, 20, 50, 100 dollars, qui
portent les armoiries de l'université d'Ottawa.
Les peuples ne changent pas vite ~~guère~~ d'habitudes,
particulièrement ~~et~~ d'habitudes pédagogiques.
~~C'est cela même que nous disions~~. Nous le disions
tout à l'heure. Toutefois il reste à voir si l'on ne
pourrait pas, chez nous, donner plus de
variété, plus de souplesse, plus de [illegible]
à ~~et~~ l'enseignement supérieur.

Anatole France

FAC-SIMILE D'UN MANUSCRIT D'ANATOLE FRANCE
(Collection de M. Pierre Dauze)

# OPINIONS

---

### De M. Ferdinand Brunetière

..... M. Paul Desjardins le redisait hier même, à l'occasion de M. Taine ; et M. Jules Lemaître l'a dit vingt fois pour une ; mais c'est peut-être M. Anatole France, dans un article sur M. Jules Lemaître, qui a le plus énergiquement revendiqué, pour la critique, le droit de n'être plus désormais que personnelle, impressionniste, et, comme on dit, *subjective*.

« Il n'y a pas plus de critique objective qu'il n'y a d'art objectif, et tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leur œuvre sont dupes de la plus fallacieuse philosophie. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. C'est une de nos plus grandes misères. Que ne donnerions-nous pas pour voir, pendant une minute, le ciel et la terre avec l'œil à facettes d'une mouche, ou pour comprendre la nature avec le cerveau rude et simple d'un orang-outang ? Mais cela nous est bien défendu. Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle. Ce que nous avons de mieux à faire, ce me semble, c'est de reconnaître de bonne grâce cette affreuse condition et d'avouer que nous parlons de nous-mêmes chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire. » On ne saurait insinuer, en vérité, d'une façon plus habile, des choses plus « fallacieuses » ; brouiller avec plus d'assurance qu'il n'y a rien d'assuré.

Que d'ailleurs cette manière d'entendre la critique ait de grands avantages, je n'en disconviens pas. Elle souffre, ou plutôt encore elle autorise toutes les complaisances et toutes les contradictions. La « relativité » des impressions clairvoyantes explique tout et répond à tout. En ne nous donnant pas ses opinions comme

vraies, mais comme « siennes » la critique impressionniste se ménage le moyen d'en changer; et l'on sait qu'elle ne s'en fait point faute. Elle dispense, avec cela, d'étudier les livres dont on parle et les sujets dont ils traitent, ce qui est parfois un grand point de gagné. « Faut-il essayer de vous rendre l'impression que j'ai éprouvée en lisant le deuxième volume de l'*Histoire du Peuple d'Israël ?* nous demandait naguère M. Anatole France. Faut-il vous montrer l'état de mon âme quand je songeais entre les pages? » Et sans attendre notre réponse, — car, après tout, nous autres, officiers du 199e d'infanterie ou négociants de la rue du Sentier, je suppose, et bonnes gens de Carpentras ou de Lander-



Portrait d'enfance d'Anatole France

neau, pourquoi serions-nous si curieux de l'état de l'âme de M. France? — M. France nous raconte qu'aux temps de son enfance il avait parmi ses joujoux « une arche de Noé peinte en rouge, avec tous les animaux par couple, et Noé et ses enfants faits au tour. » Si le procédé est ingénieux, on voit qu'il est surtout com-

mode. Grâce à son « arche de Noé », M. France n'a pas eu besoin seulement de lire l'*Histoire du Peuple d'Israël* il a songé *entre* les pages du livre; et, comme il est M. France, il n'en a pas moins très agréablement parlé.

*La Critique impressionniste.* Revue des Deux-Mondes du 1er janvier 1891.

**De M. Bernard Lazare.**

M. Anatole France est le fils de Renan, dont M. Jules Lemaître est le singe. C'est un écrivain délicat et pervers, ironique et sentimental, infiniment crédule et très sceptique, plein de grâce et de souplesse. Il est d'esprit agile, d'intelligence plus étendue que profonde, il sait avec art tourner autour de toutes choses, mais il ne pénètre jamais au fond. Son cerveau est meublé, mais les meubles y sont en désordre, et, s'il a des idées, il ne sait pas les ordonner.

C'est une nature étrange. Il connait le rythme des formes, mais il ignore l'harmonie des essences; il est bon parnassien et médiocre philosophe, il écrit des contes charmants et n'a jamais su composer un livre. Il est précis dans les détails, diffus dans l'ensemble, très clair et très confus, à la fois net et ambigu, et, pareil au barbet de Faust, il va vers son but en traçant des cercles concentriques.

Il fit jadis de la critique avec plus de dilettantisme que de conviction, avec plus de fantaisie que de franchise, mais toujours avec beaucoup d'art. Dans ces fonctions si graves qu'il exerçait au journal *Le Temps* il examinait les œuvres de ses contemporains avec autant de mauvaise volonté que d'indifférence. Comme il chérissait le passé, il en oubliait le présent, et il dissertait habilement sur Kadmos, lorsque de tumultueux jeunes hommes imploraient des conseils sur le temps présent.

M. France a toujours, d'ailleurs, cultivé l'à peu près;

à peu près théorique, critique et philosophique, car ce poète scrupuleux des règles est le plus irrésolu des moralistes, le plus déséquilibré des métaphysiciens.

Il est nerveux et impressionnable ; il tourne au vent qui souffle, et, parfois, son impressionnabilité se transforme en une singulière vertu d'assimilation. Aussi n'est-il souvent qu'un marqueteur ingénieux, un adroit mosaïste. Mais il est surtout le plus délié des rhéteurs, le plus consistant des sophistes.

Il a hérité de l'âme de ces Grecs de la décadence, qui savaient parer le vrai, farder le faux, vivre de l'un et de l'autre. Dans la littérature, il joue le rôle d'un chantre de Sixtine : il a la voix pure et l'irrésolution. On l'écoute sans déplaisir ; il séduit, mais il inspire plus d'intérêt que d'admiration. Doux, et même timide, c'est un homme paisible qui met, je crois, sa tranquilité au dessus de ses convictions, un de ces hommes qu'une croyance aurait géné et que la crainte à rendu tolérant. De là, l'indécision de M. Anatole France. Il ne sait jamais quels principes passagers lui donneront le plus de quiétude. Il est comme tous les sceptiques, il manque de ces certitudes qui contribuent à donner la paix ; aussi n'aime t-il pas l'intransigeance. Il redoute les opinions trop nettes, et, s'il ne les attaque pas, par prudence. il il sait les éviter par raison.

FIGURES CONTEMPORAINES. *Ceux d'Aujourd'hui. Ceux de demain.* (1895, Perrin).

**De M. Jules Lemaître.**

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sa contemplation est pleine de ressouvenirs. Je ne sais pas d'écrivain en qui la réalité se reflète à travers une couche plus riche de science, de littérature, d'impressions et de méditations antérieures. M. Hugues le Roux le disait ici même dans une élégante *chinoiserie :* « Toutes les choses de ce monde sont réverbérées, les ponts de jade dans les ruisseaux des jardins, le grand ciel dans

la nappe des fleuves, l'amour dans le souvenir. Le poète, penché sur ce monde d'apparences préfère a la lune qui se lève sur les montagnes celle qui s'allume au fond des eaux, et la mémoire de l'amour défunt aux voluptés présentes de l'amour ». Eh bien ! pour M. Anatole France, les choses ont coutume de se réfléchir deux ou trois fois, car, outre qu'elles se réfléchissent les unes dans les autres elles se réfléchissent encore dans les livres avant de se réfléchir dans son esprit. « Il n'y a pour moi dans le monde que des mots, tant je suis philologue ! dit Sylvestre Bonnard. Chacun fait à sa manière le rêve de la vie. J'ai fait ce rêve dans ma bibliothèque. » Mais le rêve qu'on fait dans une bibliothèque, pour s'enrichir du rêve de beaucoup d'autres hommes, ne cesse point d'être personnel. Les contes de M. Anatole France sont, avant tout, les contes d'un grand lettré, d'un mandarin excessivement savant et subtil ; mais parmi tout le butin offert il a fait un choix déterminé par son tempérament, par son originalité propre ; et peut-être ne le définirait-on pas mal un humoriste érudit et tendre épris de beauté antique. Il est remarquable, en tout cas, que cette intelligence si riche ne doive presque rien (au contraire de M. Paul Bourget) aux littératures du Nord : elle me paraît le produit extrême et très pur de la seule tradition grecque et latine.

*Les Contemporains*, 2e série, (1895).

—

**De M. Fernand Gregh.**

.................................................

Je crois qu'on donnera à traduire aux enfants, quand le français sera une langue morte, des fragments d'Anatole France, comme par exemple nous avons traduit en troisième, *Le Songe ou le Coq*, de Lucien de Samosate. Anatole France n'est-il pas d'ailleurs une sorte de Lucien, polygraphe, moqueur et artiste comme lui. C'est un

Lucien français, un Lucien de Paris, et des quais de Paris, un Lucien Bergeret.

Ce style d'Anatole France! Il mériterait toute une étude à part. Les Marty-Lavaux futurs la lui consacreront. Il aura son lexique, comme Jean Racine. Ce sera un grand classique. On n'a jamais mieux écrit en français, ni au XVII^e^ ni au XVIII^e^ siéle. C'est la perfection. Renan même écrivait moins bien au point de vue purement



Portrait d'Anatole France en 1898

technique : il y avait chez lui des lourdeurs de philosophie allemande et des locutions de journal. Chez Anatole France tout est toujours élégant. L'abstraction même est toujours bien disante. Et toujours ce sourire, ce sourire caractéristique de son œuvre. C'est un style qui s'amuse à des grâces surannées, qui prend plaisir à de vieilles locutions comme *goûter un plaisir* ou *mener*

*des pensées*, un style qui sourit parfois d'être un pastiche. Pastiche du XVIIIe ou du XVIIe, voir du XVIe siècle, comme dans les délicieux morceaux du dernier volume (1) sur les Trublions. Pastiche même plus lointain. Voici un souvenir de l'Odyssée a propos de Piédanel, « ce fils ingénieux du cordonnier. » Toutes les lettres grecques, latines et Françaises sont mêlées en ce style pourtant si uni, si fondu, lisse comme un airain qui serait léger. Ce



Caricature par J. Véber

style, c'est du bronze de Corinthe. D'avoir habité en pensée la ville au beau golfe et écrit les *Noces Corinthiennes*, France a gardé le secret du métal merveilleux. Et c'est un style qui sait tout dire avec les vieux mots de Fénelon et de Voltaire, sans goncourtisme, sans *écriture artiste*, sans apparent effort. Il semble qu'on en ferait autant. C'est la marque des très belles formes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Anatole France est bien nommé. Le mot qui caracté-

(1) *Monsieur Bergeret à Paris*, 1 vol., in-18, 1901, C. Lévy, Paris.

rise son génie propre, c'est le beau mot de France. Son œuvre est de la plus pure Ile-de-France. On y retrouve ses ciels d'un bleu léger, sa lumière égale et fine, ses coteaux modérés et harmonieux, et son âme, son âme un peu narquoise, et, sous sa moquerie qui est encore aimable, très droite, très sensée, très humaine, soumise à la raison et éprise de justice. On la croit souvent sceptique, cette âme française, elle ne l'est pas. Il n'y a pas de sceptique d'ailleurs à proprement parler. Les sceptiques sont des croyants qui ont la paresse de chercher leur foi. Quand il le faut la France qu'on croyait légère et ironique, se dresse ardente et généreuse. Ainsi Anatole France. Il tient par ses fibres les plus profondes à notre sol, au cœur de la patrie. Il est la plus nette illustration de la théorie de M. Barrès sur la terre et les morts. Il est de la grande lignée française qui, des délicieux Gallo-Romains, se continue jusqu'à nous sans interruption. Il est le frère, à travers les siècles, de Marot et de Montaigne, de Racine et de La Fontaine, de La Bruyère et de Fénélon, de Diderot et de Voltaire. C'est le Français. Un homme à ce point représentatif, selon l'expression d'Emerson, est un être rare et considérable. La pensée d'Anatole France, sa sensibilité, sa philosophie, sa nature en un mot, sont profondes à force d'être pures, comme son art atteint à la grandeur à force de perfection.

*Revue Bleue*, 23 février 1904.

### De M. Maurice Barrès

Il n'est pas dans l'Ile-de-France, au coucher du soleil, un jardin planté à la française et ennobli de quelques marbres déités, qui nous offre un plaisir plus doux, une mollesse plus gentille que l'œuvre d'Anatole France. Avoir vingt-deux ans et pour la première fois de sa vie, vers six heures au mois de mai, se promener sur la terrasse de Versailles, c'est ressentir la volupté qu'on

trouve chez ce maître et dont l'intensité atteint à la tristesse. Dangereuse mollesse de cette œuvre, pleine de plus de rêves que ne peut en contenir un jeune homme qui se promet d'être sociable et utile. Certaine beauté est un dissolvant; elle brise les nerfs, dégoûte, attriste. Dans l'atmosphère d'Anatole France, nous nous promenions touchés d'amour pour les femmes futiles et passionnées, pour les sophistes, pour tous ceux qui raffinent sur l'ordinaire de la vie, et par là, France peut être suspect aux magistrats chargés de veiller à la bonne santé de ce peuple.

Mais par ailleurs, ils le doivent louer, car nul mieux que lui ne sait nous inspirer l'amour de cette race française, dont il est un des fils les plus chargés de grâce.....

Des images d'Egypte se présentent d'abondance à propos d'Anatole France, car il associa aux formes anciennes et singulières de cette terre qui sent la mort l'un des rêves où il mêle délicieusement l'art, la femme et le luxe. Sa tendre Thaïs. Ai-je besoin de donner en passant un baiser à cette prostituée? Pourtant la vraie patrie d'Anatole France et la réserve, les greniers de son génie, c'est l'Ile-de-France, et la région environnante, le Vexin, le Valois, le Beauvaisis, une partie de la Champagne, le bassin de l'Oise, la vraie France. Dans Sylvestre Bonnard et vingt fois dans sa *Vie littéraire* du *Temps*, France a parlé de cette région qui est le cœur de notre race avec une perfection et une appropriation des termes où seul (depuis tels traits rapides de Jean de la Fontaine) avait atteint Gérard de Nerval...

Ce goût du terroire et de la tradition, cet instinct profondément national n'empêche point chez celui que nous admirons une apparente contradiction, un duel très poétique. En même temps qu'il s'émeut (comme le jeune *Jean Servien*, ce petit parisien qu'il nous raconta) pour la beauté servie par le luxe, macérée dans l'oisiveté et qui n'a d'autres chagrins que la satiété, France aime la vertu courageuse, la belle humeur, la résigna-

tion de la multitude vouée à la tâche rude de gagner son pain quotidien. Lui qui nous dit, comme sainte Thaïs, sainte un peu suspecte, trouva le bonheur à flageller son corps divin qui n'avait jamais été froissé par les caresses, il nous prépare une héroïque Jeanne d'Arc, jeune, confiante, agissante.

Je le dirai le plus sage et le moins sage de nos contemporains, très profond et très frivole : c'est un corrupteur aussi bien qu'un éducateur.

On sait de Grégoire de Tours une jolie anecdote sur la femme de l'évêque Namatius. Elle fit construire beaucoup de palais et d'églises, elle avait un bon goût et dirigeait les peintres, les sculpteurs et les architectes. Un jour qu'elle était très simplement vêtue (pour ne point se salir dans les plâtras, sans doute) un mendiant du parvis la prit pour une pauvresse et lui donna un morceau de pain. Eh bien, cette personne de la vieille France me semble la marraine de notre Anatole France. Elle lui enseigna les arts raffinés qui décorent les maisons des puissants, mais en même temps..... elle le fit communier avec les simples, lui fit goûter le pain des pauvres gens.

(*Scènes et doctrines du Nationalisme*. Juven, 1902).

# BIBLIOGRAPHIE

## L'ŒUVRE

**La Légende de sainte Radegonde, reine de France**, par Anatole France Thibault, Paris, France libraire, s. d. (1859), in-8o (C'est le premier essai d'Anatole France; il fut autographié à très petit nombre, couverture imprimée). Voici, grâce à l'aimable communication de M. Georges Vicaire, la description de cet opuscule rarissime : 1 f. titre ci-dessus ; 1 f. (*Dédicace à un père et à une mère bien aimée,* signée « votre fils dévoué Anat. France, Th. », 20 novembre 1859); 3 ff. (*Légende de Sainte-Radegonde*); et un f. blanc. — **Alfred de Vigny**, étude, eau-forte de G. Staal, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1868, in-32 (*Collect. du Biblioph. français*). — **Les Poèmes dorés**, Paris, Lemerre, 1873, in-12. — **Bernardin de Saint-Pierre et la princesse Marie Miesnik**, notice, Paris, Charavay aîné, 1875, in-8o. — **Les Poèmes de Jules Breton**, étude, Paris, Charavay, 1875, in-8o (extr. de l'*Amateur d'autographes*). — **Racine et Nicole. La Querelle des Imaginaires**, Paris, Charavay, 1875, in-8o (extr. de l'*Amateur d'autographes*). — **Les Noces Corinthiennes** (*Leuconoe, La Veuve, La Pia, La Prise de Voile, l'auteur à un ami*), Paris, Lemerre, 1876, in-8o. — **Lucile de Chateaubriand**, *ses contes, ses poèmes, ses lettres, précédés d'une étude sur sa vie*, Paris, Charavay, 1879, in-16, gravures (600 ex. holl., 12 ex. chine). — **Jocaste et le Chat maigre**, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1879, in-18 Il existe un exemplaire en placards de cet ouvrage, avec la date de Paris, Lemerre, 1879, in-18, appartenant à M. Maurice Tourneux (Cf. Georges Vicaire : *Manuel de l'Amateur de Livres*). — **Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut**, roman, Paris, Calmann Lévy, 1881, in-18 (Nouvelle édition, « revue et sensiblement modifiée », Paris, Calmann Lévy, 1903, in-18, 55 ex. de luxe). — **Les Désirs de Jean Servien**, roman, Paris, Lemerre, 1882, in-18. — **Abeille**, conte (huit grav. en chromolithographie, encadrem. en couleurs). Paris,

Charavay frères, 1883, in-4° (papier velin). — **Le Livre de mon ami**, roman, Paris, Calmann Lévy, 1885, in-18. — **Nos Enfants**, *scènes de la ville et des champs* (24 pl. en couleurs, et illustr. en noir dans le texte, par Boutet de Monvel), Paris, Hachette, 1886, in-4°. — **Le Château de Vaux le Vicomte** (illustrations de Rodolphe Pfnor), Paris, Lemercier et Cie, 1888, in-fol. — **La Vie littéraire** (*1re série*), Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18. — **Balthazar**, petits romans, Paris, Calmann, Lévy, 1889, in-18. — **La Vie littéraire** (*2e série*), Paris, Calmann Lévy, 1890, in-18. — **Thaïs**, roman, Paris, Calmann Lévy, 1890, in-18. — **Notice historique sur Vivant Denon**, Paris, Rouquette et fils, 1890, in-8° (plaquette tirée sur papier vergé). — **La Vie littéraire** (*3e série*), Paris. Calmann Lévy, 1891, in-18. — **La Vie littéraire** (*4e série*), Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18. — **L'Etui de nacre**, contes, Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18. — **L'Elvire de Lamartine** (Notes sur M. et Mme Charles), Paris, Champion, 1893, in-18. — **La rôtisserie de la Reine Pédauque**, roman, Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18. — **Les Opinions de M. Jérôme Coignard**, recueillies par Jacques Tournebroche et publiées par Anatole France, Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18. — **Le Lys rouge**, roman, Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18. — **La Société historique d'Auteuil et de Passy**, *conférence faite le 20 février 1894 à la mairie du XVIe arrondissement*, Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18. — **Le Jardin d'Épicure**, roman, Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18. — **Le Puits de Sainte-Claire**, contes, Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18. — **Poésies** (*Les Poèmes dorés, Idylles et Légendes, Noces corinthiennes*), Paris, Lemerre, 1896, in-16. — **Discours de réception à l'Académie Française** (*séance du 24-XII-1896*), Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18. — **L'Orme du Mail** (*Histoire contemporaine*), roman, Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18. — **Le Mannequin d'osier** (*Histoire contemporaine*), roman, Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 — **Pages choisies d'Anatole France**, publiées par G. Lanson, Paris, Calmann Lévy et Colin, 1897, in-18. — **Au petit bonheur**, comédie en un acte (autographiée et tirée à 50 ex., dont 15 mis en vente), Paris, Carteret et Cie, 1898, in-4°. — **La Leçon bien apprise**, conte inédit, autographié et imagé par Léon Lebègue (grav. en noir et en couleurs), Paris, Floury, 1898, in-4° (Tiré à 200 ex. pour les « Bibliophiles Indépendants »). — **Balthasar et la reine Balkis**, aquarelles origin. d'après Henri Caruchet, grav. et encadrement en couleur,

Paris, Carteret et Cie, 1899, petit in-8o carré (Tirage : 50 ex. sur japon avec « tirage à part », et 300 ex. sur vélin ; non mis dans le commerce). — **Étienne Charavay** (1848-1899), discours prononcé le 7 octobre 1899 (article de Maurice Tourneux et discours d'Anatole France. Extr. de l'*Amateur d'autographes*), Vendôme, impr. Empaytaz, 1899, in-8o. — **Pierre Nozière**, roman, Paris, Lemerre, 1899, in-18. — **L'Anneau d'Améthyste**, roman, (*Histoire contemporaine*) Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18. — **Filles et Garçons**. *Scènes de la ville et des champs* (illustr. de Boutet de Monvel), Paris, Hachette, 1900, in-4o. — **Thaïs**, composition de Paul-Albert Laurens, gravures à l'eau forte de Léon Boisson, Paris, librairie de la « Collection des Dix », 1900, gr. in-8°. — **Clio**, contes, 12 illustrations en couleurs de Mucha, Paris, Calmann Lévy, 1900, petit in-8°. — **Jean Gutenberg, suivi du Traitté des phantosmes de Nicole Langelier**, illustr. de G. Bellenger, Bellery-Desfontaines, Steinlen et Frédéric Florian, gravées par Deloche, les Deux Froment, Ernest et Frédéric Florian, Paris, Ed. Pelletan, 1900, grand et petit in-4o (113 ex.). — **M. Bergeret à Paris** (*Histoire contemporaine*), roman, Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18. — **L'Affaire Crainquebille**, nouvelle, 63 compositions de Steinlen, gravées par Deloche, Ernest et Frédéric Florian, les Deux Froment, Guzman, Mathieu et Perrichon, Paris, Ed. Pelletan, 1901, in-4o et in-8° (deux sortes d'exemplaires. Tirage limité à 400 ex. numérotés). — **Cahiers de la Quinzaine** (*La liberté par l'étude. La loi est morte mais le juge est vivant. Vol domestique. Les juges intègres, discours pour la liberté.*) Paris, Cahiers de la Quinzaine, 8, rue de la Sorbonne, (le jeudi 15 mai 1902), in-18. — **L'Affaire Crainquebille**, éd. complète, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 8, rue de la Sorbonne, (le jeudi 9 octobre 1902), in-18. — **Les Noces Corinthiennes**, éd. définitive, 20 compositions d'Aug. Leroux, gravées par Ernest Florian, tirage en coul. à 225 ex. numérotés, Paris, Ed. Pelletan, 1902, 2 formats, in-4o et in-8o. — **Funérailles d'Émile Zola**, *discours* prononcé au cimetière Montmartre le 5 octobre 1902 ; 7 compos. dont un portrait d'Émile Zola, par Steinlen, gravé par Froment et Perrichon, Paris, Ed. Pelletan, 1902, plaquette in-4o (Impr. nationale, 100 ex.). — **Opinions Sociales. I.** *Conte pour commencer l'année. Crainquebille. Clopinel. Roupart. Allocutions.* — **II.** *La religion et l'antisemitisme. L'armée et l'affaire. La Justice civile et militaire.* Paris, Soc. nouv. de libr. et d'éd., 1902, 2 vol. petit in-18. —

**Mémoires d'un volontaire**, 26 compos. d'Adrien Moreau, gravées à l'eau forte par X. Lesueur, Paris, A. Ferroud, 1902, in-8° (400 ex.). — **Madame de Luzy**, 10 compos. dessinées et gravées par Ad. Lalauze, Paris, A. Ferroud, 1902, in-12 (350 ex.). — **Le Procurateur de Judée**, conte, 14 compos. d'Eugène Grasset, gravées par Ernest Florian, Paris, Ed. Pelletan, 1903, deux formats, gr. et pet. in-4° (Imp. nationale, 400 ex.). — **Histoire comique**, roman, Paris, Calmann Lévy, 1903, in-18. (Il a été tiré de cet ouvr. 100 ex. sur papier de de hollande, lesquels contiennent en supplément 23 pp. de notes). — **Discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Ernest Renan, à Fréguier** (le 14 sept. 1903). Paris, Calmann Lévy, 1903, in-18.

En préparation : *Sur la Tombe de Pierre Laffitte, discours prononcé au Père Lachaise le onze Janvier 1903*, compos. en couleurs d'Eugène Grasset, etc., Paris, Ed. Pelletan, in-4°. — *A la Lumière*, ode ; *La Rôtisserie de la Reine Pédauque ; Pompéi* (éd. originale). Paris, Ed. Pelletan, éditions de luxe.

## PRÉFACES ET NOTICES

**Jean Racine** : *Œuvres* texte orig. av. variantes (Notice), Paris, Lemerre, 1874-1875, 3 vol. in-16, portr. — **Bernardin de Saint-Pierre** : *Paul et Virginie*, Notices et Notes, Paris, Lemerre, 1877, in-16 (*La même*, avec encadrements rouges, Paris, Lemerre, 1877, in-16); autre édition de *Paul et Virginie* suivi de *La Chaumière Indienne*, etc., illust. de Paul Leroy, gravées par Romagnol, Paris, Lemerre, 1900, gr. in-8°. — **Abbé Prévost** : *Manon Lescaut* (Notice), Paris, Lemerre, 1877, in-16, 9 eaux-fortes. — **J.-B. Molière** : *Œuvres*, etc., avec une vie, des commentaires et un glossaire, Paris, Lemerre, 1877, et autres dates, 7 vol. in-16 (6 vol. parus). — **Lesage** : *Le Diable boiteux* (Notice), Paris, Lemerre, 1878, 2 vol. in-16. — **Albert Glatigny** : *Poésies complètes. Les Vignes folles. Les Flèches d'or. Gilles et Pasquins* (Notice), Paris, Lemerre, 1879, in-16. — **Marguerite d'Angoulesme, royne de Navarre** : *Heptaméron*, édition publiée d'après le texte des Mss., par F. Dillaye (Notice), Paris, Lemerre, 1879-1880, 3 vol. in-16. — **Sainte-Beuve** : *Poésies complètes* (Notice), Paris, Lemerre, 1879, 2 vol. in-16. — **Chateaubriand** : *Atala, René, Aventures du dernier Abencerrage* (Notice), Paris, Lemerre, 1879, in-16. — **Pougens** : *Jocko* (Notice), Paris, Charavay frères, 1880, in-32. — **Bernard Palissy** : *Les Œuvres*, publiées d'après les textes

origin. avec une notice histor. et bibliogr. et une table analyt., Paris, Charavay frères, 1880, in-8°. — **Paul Scarron** : *Le Roman comique* (Notice), Paris, Lemerre, 1881, 2 vol. in-16. **Mme de Lafayette** : *Histoire d'Henriette d'Angleterre* (Introduction), Paris, Charavay, 1882, in-16. — **Jean de La Fontaine** : *Fables* (Notice), Paris, Lemerre, 1883, in-16 (autre tirage sur papier teinté, in-16. — **Rodolphe Pfnor** : *Guide artist. et histor. au palais de Fontainebleau* (préface), Paris, A. Daly fils, 1889, in-8o. grav. — **Benjamin Constant** : *Adolphe* (Notice), Paris, Lemerre, 1890, in-16. — **Gœthe** : *Faust*, trad. de Camille Benoît (préface), Paris, Lemerre, 1891, 2 vol. in-16. — **Paul de Musset** : *Le dernier abbé*, illustr. dessinées et gravées par Ad. Lalauze (préface), Paris, Ferroud, 1891, in-8o. — **W. G Bijvanck** : *Un hollandais à Paris en 1891* (préface), Paris, Perrin, 1892, in-18. — **Gustave Flaubert** : *Hérodias*, 21 compos. de G. Rochegrosse, grav. à l'eau forte par Champollion (préface), Paris, Ferroud, 1892, in-8o. — **Théophile Gautier** : *Le Roi Candaule*, 21 compos. dessinées et grav. par Paul Avril (préface), Paris, Ferroud, 1893, in-8o. — **Théophile Gautier** : *Une Nuit de Cléopâtre*, illustr. dessinées et gravées à l'eau forte par Paul Avril (préface), Paris, Ferroud, 1894, in-8o. — **Brada** : *Jeunes Madames* (préface), Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18. — **Theocrite** : *L'Oaristys, texte grec et trad. nouv. de M. A. Bellessort précédée d'une lettre de Sicile, par Anatole France*, illustr. de Georges Bellenger, gravées par E. Froment, Paris, Ed. Pelletan, 1896, deux formats, in-4° et in-8o. — **Marcel Proust** : *Les Plaisirs et les Jours*, illustr. de Madeleine Lemaire, quatre pièces pour piano, par Raynaldo Hahn (préface), Paris, Calmann Lévy, 1896, gr. in-8o. — **Archag Tchobanian** : *L'Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient* (introduction), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **René Puaux** : *La Finlande, sa crise actuelle*, Paris, Stock, 1899, in-18. — **Colonel W.-M. Wonlarlarsky** : *Souvenirs d'un officier d'ordonnance. Guerre russo-turque (1877-1878), etc.* (préface), Paris, Chapelot, 1899, in-8o. — **Charles Nodier** : *Histoire du Chien de Brisquet*, précédée d'une lettre à Jeanne, par Anatole France, 25 compos. de Steinlen, grav. par Deloche, Froment, Ernest et Frédéric Florian, Paris, Ferroud, 1900, in-4o (127 ex.). — **Multatuli** (Ed. Douwes Dekker) : *Pages choisies*, trad. par Alexandre Cohen, etc. (préface), Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. — **Dr Afan** : *Précis de l'affaire Dreyfus* (préface), Paris, « Pays Libres », 1903, in-18.

## JOURNAUX & PÉRIODIQUES

(Peu de pages ignorées; la plupart des études, articles, contes, de M. Anatole France se retrouvent dans ses ouvrages. Pour mémoire seulement nous indiquerons quelques-unes des étapes de sa collaboration dans les périodiques).

**Gazette Rimée** (Lemerre éd.), 1867 ; **Le Chasseur bibliographe** (1867); **Le Parnasse contemporain** (1869), **Almanach de la Révolution Française pour 1870** (une poésie); **L'Amateur d'autographes** (1875); **La Jeune France**, 1882-1883 (voir en décembre 1882 : *Les Livres pour les Enfants*); **Revue politique et littéraire** et **Revue bleue** (1882), *Abeille*, conte, *Vacances sentimentales en Alsace* (14 Octobre), *Le Coq*, nouvelle (29 avril), *Les Souvenirs de Petit Pierre*, nouvelle (18 août); *Le Faust de Gœthe*, etc. (3 août); **Revue indépendante** (1886-1887); **Le Temps** (1885-1890, etc.) quelques articles non recueillis; **Le Revue illustrée**; **Revue hebdomadaire** (1892-1896) : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, *le Lys rouge*, *le Puits de Sainte Claire*; **Écho de Paris** (1897-1898, etc.); **Revue du Palais** (1897): *Un point obscur du procès de Jeanne d'Arc*; **Cosmopolis** (1897) : *Mademoiselle Roxane*, *Le Muiron*; **Revue encyclopédique** (1897, 1899); **Revue de Paris** (1898, etc.) : *Alphonse Daudet*, *Au Petit bonheur*, etc; **Revue de France**, **Revue des Documents historiques**, **Revue et Revue des Revues** (1902, etc.), et **l'Almanach des Bibliophiles** (1898) : *Antisemitisme* (1899) : *Les Bouquinistes et les Quais*. (1900) : *Le Petit Palais* (1901) : *L'Histoire*, etc., etc.

## A CONSULTER

**Henri d'Alméras** : *Avant la gloire. Leurs débuts*, Paris, soc. fr. d'imprim., 1902, in-18. — **Eugène Asse** : Article av. portrait et fac-similé, Revue encyclopédique, 1891, pp. 290-292. — **Maurice Barrès** : *Anatole France*, Paris, Charavay frères, 1883, in-8° (Extr. de la « Jeune France ». *Scènes et doctrines du nationalisme*. Juven. 1902, in-18. — **Léon Blum** : *Anatole France*, Revue Blanche, 15 février 1895. — **Robert de Bonnières** : *Mémoires d'aujourd'hui*, Paris, Ollendorff, 1885, in-18 (important). — **Henry Bordeaux** : *Opinion de Jérôme Coignard sur l'élection de M. France à l'Académie*, Revue Bleue, 1er févr. 1896. — **Adolphe Brisson** : *Les Prophètes*, Paris, Juven, 1903, in-18.

— **Louis Delaporte** : *Anatole France*, conférence, Paris, Fontemoing, 1891, in-18. — **Gaston Deschamps** : *La vie et les livres*, 2e et 5e séries, Paris, Colin, 1895 et 1900, in-18. — **Ernest Charles** : *La littérature française d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1902, in-18. — *Propos littéraires*, Paris, Soc. française d'imprimerie et de libr., 1902, in-18. — **Fernand Gregh** : *Anatole France*, Revue Bleue, 23 févr 1901. — — **Jules Huret** : *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-18. — **Ernest La Jeunesse** : *La Prière d'Anatole France* (25 décembre 1894 [Paris], « en vente chez Jacques Tournebroche, » 1895, in-8o. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Jules Lemaître** : *Anatole France*, Revue politique et littér., 12 septembre 1885 et « Les Contemporains », Paris, Lecène et Oudin, 1896, in-18. — **Jules Lemaître** : *Impressions de Théâtre*, Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-18. — **Auguste Lepage** : *Souvenirs sur M. Anatole France*, Revue Bleue, 8 février 1896. — **Claude Louis** : *Les Poetes assis*, Nouvelle Revue, 15 mai 1902. — **Georges Pellissier** : *Etudes de littérature contempor.*, Paris, Perrin, 1898, in-18. — **Georges Pellissier** : *Derniers romans d'Anatole France et d'Edouard Rod*, La Revue, 15 juin 1903. — **Edmond Pilon** : *Les Femmes dans l'œuvre d'Anatole France*, Revue Bleue, 31 octobre 1903. — **Albert Reggio** : *L'œuvre de Paul Bourget et la manière d'Anatole France*, Paris, Perrin, 1903, in-18. — **Georges Renard** : *Les princes de la jeune critique : Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Louis Ganderax, Paul Bourget*, Paris, Libr. de la Nouvelle Revue, 1890, in-18. — **Xavier de Ricard** : *Anatole France et le Parnasse contemporain*, La Revue, 1er fevr., 1902. — **Edouard Rod** : *Nouvelles études sur le XIXe siècle*, Paris, Perrin, 1899, in-18. — **Jean Rodes** : *Anatole France en Italie*, L'Aurore, 21 juin 1903. — **Georges Rodenbach** : *L'Elite*, Paris, Ollendorff, 1899, in-18. — **Paul Verlaine** (Pierre et Paul) : *Anatole France* (Les Hommes d'aujourd'hui) — réimpr. dans les œuvres complètes de Paul Verlaine tome V. — Paris, Vanier, s. d., in-4o. — **Georges Vicàire** : *Manuel de l'Amateur de Livres au XIXe siècle*, 1801-1893, Paris, Rouquette et Fils, 1897, ome III, gr. in-8o. — **Teodore de Wyzewa** : *Nos Maîtres*, Paris, Perrin, 1895, in-18, etc., etc.

Ad. B.

# TABLE DES MATIERES

## TEXTE



## ILLUSTRATIONS



IMP. RÉPESSÉ-CRÉPEL ET FILS, ARRAS

